

Mont-Saint-Aignan 1819-2019

Comment devient-on une ville ?

Auteurs

Olivier Feiertag
Loïc Vadelorge

Format : 22 x 17 cm

Edition reliée

112 pages

Prix : 16 €

ISBN : 978-2-84811-424-8

Parution fin septembre 2019



Fondée autoritairement en 1819 par la fusion des communes de Saint-Aignan et du Mont-aux-Malades, Mont-Saint-Aignan demeure longtemps un village surplombant Rouen. Cent ans séparent l'urbanisation sous le Second Empire du quartier Saint-André, simple faubourg rouennais et celle du Bois l'Archevêque aux débuts de la V^e république. Le gros bourg où dominent encore les fermes et les herbages connaît alors une mutation analogue à celle des communes riveraines de Rouen et devient en deux décennies une ville de 20 000 habitants. L'objet de ce livre est de faire le récit historique de cette transformation.

On trouvera ici les principaux repères de l'histoire de la ville, l'analyse des étapes et des modalités de son urbanisation mais aussi l'explication de sa position actuelle dans la métropole du Grand Rouen. Mont-Saint-Aignan est-elle une commune de banlieue ou une ville nouvelle, le Neuilly rouennais ou un pôle universitaire ? À ces questions et à d'autres, ce livre propose d'apporter des éléments de réflexion historique susceptibles d'éclairer le devenir d'une commune à l'occasion de son bicentenaire.

Olivier Feiertag est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Rouen et membre du Groupe de recherche d'Histoire de cette université (GRHIS, EA 3831). Ses travaux portent sur l'histoire économique et sociale de la France contemporaine.

Loïc Vadelorge est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Paris-Est Marne-la-Vallée et directeur du laboratoire Analyse Comparée des Pouvoirs (ACP, EA 3350). Ses travaux portent sur l'histoire urbaine de la France du XX^e-XXI^e siècle.



Extrait du plan topographique de l'agglomération de Rouen dressé en 1966, planche 22. À l'est, les hauteurs du quartier Saint-André et le hameau des Cottes. Au sud et au centre, le quartier Pasteur et la maternité du Belvédère. Au nord, la zone des Coquets encore vierge de toute urbanisation. À l'ouest, la zone d'habitation du Bois l'Âchevêque et le campus universitaire. Source : Service d'Urbanisme de Mont-Saint-Aignan

SOMMAIRE

Préface de Catherine Flavigny	7
Introduction : vue de Rouen, vue sur Rouen - Loïc Vadelorge	8
Aux origines de l'identité communale : fusions et tentatives d'absorptions (1819-2019) - Loïc Vadelorge	10
Focus : Les quatre hôtels de ville de la rue Pasteur - Tanguy Séverin	24
Focus : Le déplacement du monument aux morts - Warren Warner	26
Le temps des lotissements (1850-1950) - Loïc Vadelorge	28
Focus : Saint-André - de l'église au quartier - Loïc Vadelorge	42
Mont-Saint-Aignan du XIX^e au XX^e siècle : le temps du village - Olivier Feiertag	44
Focus : William Clamageran : un notable rouennais, maire de Mont-Saint-Aignan - Stéven Debosc	60
Focus : Le golf de Mont-Saint-Aignan : des notables aux cadres dynamiques - Olivier Feiertag	62
Le temps des aménageurs (1945-1980) - Loïc Vadelorge	64
Focus : L'ASMSA et le centre sportif des Coquets - Loïc Vadelorge	82
Focus : Aux origines du centre socio-culturel Marc Saingnier - Tanguy Séverin	84
Focus : Deux maires contemporains de l'expansion urbaine : Victor Boutrolle et Alain Brajeux - Warren Warner et Tanguy Séverin	86
Mont-Saint-Aignan du XX^e au XXI^e siècle : le tournant de la mondialisation - Olivier Feiertag	88
Focus : Pierre Albertini, maire de Mont-Saint-Aignan (1980-2001) - Warren Warner	102
Focus : Mont-Saint-Aignan, ville de droite ? - Matthieu Colmar	104
Focus : Le Belvédère, maternité pionnière - Alain Hénoq	106
Conclusion : comment on devient une ville - Olivier Feiertag	108
Bibliographie, remerciements	112

5

Mont-Saint-Aignan du XIX^e au XX^e siècle : le temps du village

Aujourd'hui encore le promeneur qui traverse d'un bon pas, vers le nord, la zone des hautes tours d'habitations qui bordent la place Colbert, puis le quartier de chaumières pavillonnaires bien cachés derrière leurs haies impeccablement taillées, est surpris d'arriver, via la rue du Pays-de-Bray, puis celle du Pays-d'Auge, la rue de la Ferme puis la Grande rue, au « Village » de Mont-Saint-Aignan. La promenade se transforme soudain en voyage dans le temps : une petite place plantée d'arbres, la place des Tisserands, la modeste église de campagne dédiée à saint Aignan et édifiée au XVI^e siècle, les boutiques d'un bourg rural, du café-restaurant au salon de coiffure, comme il y en avait tant dans la France de la Belle Époque, et, au-delà, vers

les hautes futaies de la Forêt Verte, longtemps propriété des moines de Saint Ouen de Rouen jusqu'à la Révolution française, la silhouette du château d'eau construit au début des années 1960 pour remplacer ceux qu'avait érigés la Lyonnaise des Eaux, le premier en 1881 puis un deuxième en 1934. Parfait tableau de la France des terroirs qui s'enracine profondément dans les débuts de ce long XIX^e siècle qui court jusqu'aux années 1950 et que les Trente Glorieuses seulement finissent par faire à peu près complètement disparaître. L'histoire de Mont-Saint-Aignan du XIX^e au XX^e siècle semble ne pas avoir croisé la lame de fond de l'industrialisation. « Impossible révolution industrielle » écrit l'historien Alain Lemé-

norel à propos de la Basse-Normandie. Le constat vaut aussi pour bien des communes rurales des anciens pays de France au nord de la Seine, du pays de Caux au pays de Bray. Il s'applique en tous cas très bien à Mont-Saint-Aignan, resté un gros village de campagne jusqu'aux années 1930 et même, par bien des points, jusqu'aux années 1950.

Un gros village cauchois

Au recensement de 1821, au lendemain de la fusion des deux communes du Mont-aux-Malades et de Saint-Aignan-les-Rouen, la population atteint 1 617 habitants. Celle de Saint-Aignan, la plus rurale, se chiffre à 780, « non compris les pauvres et les militaires aux armées ». On est largement en dessous de la barre des 2 000 habitants qui, en France, sépare, depuis la Révolution française, les communes rurales des communes urbaines, le village de la ville. Il faut attendre 1836 pour que le seuil de l'urbanité soit difficilement franchi avec 2 116 habitants. En 1841,

apogée du monde plein des campagnes françaises, on est seulement à 2 382 âmes. Et on dénombre même en 1846 un léger recul avec 2 369 habitants. Singulière stagnation démographique au moment même où la révolution industrielle triomphe sur la rive gauche de l'agglomération rouennaise et dans les vallées confluentes de la rive droite, de l'Aubette au Robec, du Cailly à l'Austreberthe. Ne dit-on pas alors de Rouen qu'elle est le Manchester français ? De 1841 à 1891, la population des communes industrielles de la rive gauche double. Mais Mont-Saint-Aignan demeure un bourg de campagne, en surplomb d'une vaste agglomération en pleine mutation urbaine et plongé dans la Révolution industrielle. La Première Guerre mondiale et les années 1920 renforcent encore cette dynamique démographique très contrastée : la population de Grand-Quevilly triple de 1891 à 1931, celle de Petit-Couronne quadruple. À Mont-Saint-Aignan, dans le même temps, la population ne s'accroît que de 60%, passant de 3 379 à 5 588 habitants. En 1954, à la

44

45

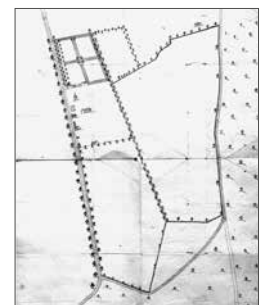
dédiée à l'agriculture. Cette prépondérance régresse pourtant devant la poussée continue de l'urbanisation. Le lotissement rapide du hameau du Fond-des-Cottes à partir de 1870, le futur quartier Saint-André, limitrophe de Rouen, accentue encore le recul relatif de l'économie rurale. En 1816, la commune de Saint-Aignan-les-Rouen, plus rurale encore que le Mont-aux-Malades, consacre 50 hectares à la production de grains : froment majoritairement, mais aussi bien d'autres céréales comme le méteil, l'orge, l'avoine... Au total, ce sont 777 hectolitres de grains en tout genre qui sont produits cette année-là. C'est un volume bien inférieur, un peu plus d'un quart seulement, aux besoins de la commune qui sont alors évalués à 2 840 hectolitres. Soit : 2 340 hectolitres pour la consommation de toute la population, 337 pour la nourriture des animaux domestiques et 163 pour les semences. L'ancien régime économique et social perdure très longtemps, marqué par la pénurie et le retour périodique des crises de subsistance.

Les fermes de Mont-Saint-Aignan

En 1897, la récolte de céréales de la commune atteint 4 503 hectolitres. C'est six fois plus qu'au début du siècle ! Mais le blé représente 72% du total des céréales. La diversité naturelle, comme l'on dit aujourd'hui, est déjà en net recul... Et aux céréales s'ajoutent, désormais, la pomme de terre et la betterave à sucre. À la Belle Époque, les plus grandes fermes, comme la « Familiale » ou encore la ferme du Cotillet, exploitée pendant près d'un siècle par la dynastie d'agriculteurs des Dutoit, rattachée au domaine de la comtesse de Guillebon et aujourd'hui recouverte par le campus universitaire, dépassent la trentaine d'hectares. Au début des années 1970, 21 exploitations agricoles sont encore recensées par le fisc sur le territoire de Mont-Saint-Aignan. La ferme de la Vatine, la plus grande, couvre près de 60 hectares. La ferme Carpentier, d'une surface totale de 6 hectares, rue du Fond du Val, produit aussi des fleurs. Mais les légu-



La ferme Bertrand, carte postale de la fin du XIX^e siècle. La ferme se situait à l'angle du chemin des Cottes et de la sente des Baulins. Source : collection privée Claude Bouillon et Patrice Macquenois



La ferme du Tromquet : plan de masse et photo de la grange. Source : Service d'Urbanisme de Mont-Saint-Aignan

48

49

Le golf de Mont-Saint-Aignan : des notables aux cadres dynamiques

La société du golf de Rouen est fondée le 11 février 1911. Son assemblée constitutive est convoquée dans l'hôtel des sociétés savantes de Rouen. Elle a pour objet « l'installation et l'exploitation à Mont-Saint-Aignan, ou en tout autre lieu en France, de terrains pour le golf ou autres sports ». Son histoire, plus que centenaire, reflète l'évolution du sport en France, d'une pratique aristocratique à sa démocratisation. Elle résume aussi parfaitement la grande mutation de la société urbaine de Mont-Saint-Aignan qui voit, au cours du XX^e siècle, les grands notables de l'industrie et du négoce céder la place aux professions libérales et aux cadres supérieurs salariés de la grande entreprise. Le golf réunit, à l'origine, plusieurs des

grands noms de « l'aristocratie du coton et du Port » : Auguste Boyer-Vidal, le gendre de Georges Fromage qui a succédé à son père à la tête de l'usine de bretelles de Darnétal ; Auguste Boissière, imprimeur de tissus à Notre-Dame-de-Bondeville ou encore Arthur Waddington qui a succédé à la tête de la filature de Saint-Rémy-sur-Avre à son père, Richard. Le premier président du golf est Adrien Bisset, négociant en indigo, peintures et produits chimiques, membre de la Société industrielle de Rouen. Il reste président du golf jusqu'en 1946. Il négocie avec la municipalité de Mont-Saint-Aignan le bail de location des terrains en lisière de la Forêt Verte pour accueillir les premiers parcours. La municipalité de Mont-Saint-

Aignan verse une subvention de 1 000 F en 1913. Le golf de Mont-Saint-Aignan est l'un des tout premiers greens de France. Les travaux d'aménagement sont rondement menés. Un petit pavillon démontable en bois, ancien logis de garde-chasse sert de Club House. La première compétition est disputée le 9 juin 1912. L'essor du golf de Rouen est manifeste à la veille de la Première Guerre mondiale. Il adhère à l'Union des golfs de France, future Fédération française de golf, et sa clientèle provient également d'outre-Manche.

Club House du golf de Mont-Saint-Aignan, 1955.
Source : archives privées Guy Pessiot



Golf de Mont-Saint-Aignan, sans date, vers 1955.
Source : archives privées Guy Pessiot



investit dès lors l'aménagement de Mont-Saint-Aignan.

La Société d'Aménagement de la Région de Rouen (SARR) est constituée le 12 juin 1956 par le conseil général, les communes de Rouen, Mont-Saint-Aignan, Bihorel et Saint-Étienne-du-Rouvray, l'Office départemental HLM et le Comité Interprofessionnel du Logement. Chacun souscrit une action et la Caisse des Dépôts, qui dirige l'ensemble, fournit le complément. Le but de la SARR est de réaliser les acquisitions foncières, les aménagements de voirie et réseaux divers, les études puis les plans d'aménagement. Dès la première réunion de la SARR, le 12 juin 1956, le projet concernant Mont-Saint-Aignan dépasse l'aménagement d'une simple cité universitaire pour devenir une zone complète de logements et d'équipements, alors désignée comme « zone d'habitation de Mont-Saint-Aignan - Plateau du Mont Riboudet » !

Deux architectes sont mandatés, François Herr (1909-1995) et René-André Coulon (1908-1997), tous les deux issus de l'École

des Beaux-arts de Paris et diplômés dans les années 1930. Ils élaborent le plan d'aménagement de la cité et du campus universitaires et de deux zones d'habitation dites du Bois l'Archevêque et des Coquets, respectivement de 2 200 et 1 200 logements. Elles seront réalisées à partir de 1959.

Les conséquences de cette délégation de maîtrise d'ouvrage à une filiale de la Caisse des Dépôts, très fréquente à cette époque en France, sont évidemment importantes. Le conseil municipal est transformé en une simple chambre d'enregistrement et les maires Boutolle puis Brajeux sont mis le plus souvent devant le fait accompli, y compris pour la réalisation de groupes scolaires (Saint-Exupéry, Camus), compétence municipale depuis la loi Guizot de 1833 ! Les procès-verbaux du conseil d'administration de la SARR sont explicites sur ses pratiques discrétionnaires. Le 22 avril 1961 par exemple, le maire de Mont-Saint-Aignan dénonce - en vain - : « des adjudications de travaux sont lancées sans que la SARR soit propriétaire des terrains et même que des



La place Colbert au milieu des champs, 5 octobre 1960.
De bas en haut, la construction du parc de l'Aubette, la rue Jacques-Boutolle, le centre commercial Colbert et ses trois tours, le parc de la Risle en construction, la chaufferie. Au-delà, la marquerie du paysage rural du plateau avec son alternance de fermes isolées, de vergers, de champs, de bois et de hameaux (Le Tronquet).
Source : archives privées, Guy Pessiot



À gauche : Maquette du quartier des Coquets par François Herr et René-André Coulon, vers 1966.

Au premier plan, le parc de la Sete à gauche et les lotissements pavillonnaires à droite. Au centre, le projet du centre commercial des Coquets et le parc de Beotonnie. À l'arrière plan, l'église Notre-Dame de la Miséricorde et le centre sportif. À droite, une alternance de petites barres d'immeubles, de maisons jumelées et de pavillons indépendants. Ce plan d'aménagement sera en grande partie remanié par la SARR et la municipalité, qui réduiront la part des équipements publics et de l'habitat collectif.
Source : Archives municipales de Mont-Saint-Aignan, cliché Elletre



Prospectus de promoteur du parc de la Londe, vers 1973.

Les ensembles collectifs des pans de Lyons et de la Londe, édifiés entre 1971 et 1973 sont destinés aux classes moyennes comme les lotissements pavillonnaires du quartier des Coquets. Le mobilier en merisier de l'appartement témoin participe de la construction de l'image d'une commune résidentielle, présentée dans le prospectus comme une « vraie ville », disposant de toutes les aménités recherchées par le public ciblé.
Source : archives privées, Claudine Raigobald

